

La maison n'est pas grande, mais son terrain valeureux, ceint de hêtres et de noisetiers, l'adosse à la forêt. Je l'ai choisie pour le chemin qui longe le portail et s'évanouit dans les pins. Septembre finissait lorsque avec Rebelle nous avons pu enfin nous y installer.

L'automne faisait preuve de mansuétude, et remettant à plus tard les corvées de rangements, j'avais allègrement délaissé les taches ménagères pour effectuer de longues promenades, traîner dans le petit bois et fureter entre les arbres pour ramasser des branches mortes. Ma chienne s'intéressait aux pommes de pins qu'elle me rapportait triomphante, je la félicitais. Quelques chanterelles découvertes par hasard m'avaient incitée à traquer les cèpes, la persévérance n'étant pas ma vertu dominante, je m'étais vite lassée de ces fastidieuses recherches. Par contre, de séduisants mais dangereux champignons s'étaient installés dans le jardin, petites colonies de soldats intrépides qui pointaient du nez dans la mousse.

À l'automne fastueux de couleurs à l'agonie avait succédé un hiver pluvieux, pas vraiment froid. Parfois, le brouillard prenait les arbres à bras le corps, puis disparaissait comme il était venu. Un soir, une neige enfantine et capricieuse nous avait fait espérer un lendemain de fête. La nuit n'avait pas tenu ses promesses et la pluie s'était remise à tomber.

Enfin le passage mythique des grues dans le ciel avait annoncé la venue du printemps. Un printemps fébrile avec des orages, un peu de grêle. Les plantes en étaient sorties indemnes. Les fleurs blessées, à peine.

À présent malgré les caprices du temps, nous multiplions nos escapades et nous allons souvent jusqu'à l'étang que nous avons découvert dans le petit bois, derrière la palombière.

Rebelle barbote, je marche sur une plage minuscule et d'un sable si fin que l'on en jouerait presque. Puis nous rebroussons chemin à la pensée d'un café et d'un feu de bois. J'ai des locataires, deux oiseaux gris à queues rouges se sont installés sous le toit au-dessus de la porte. Je veille à ne pas les déranger. Ce matin, des hirondelles ont tenté d'occuper les lieux, une bagarre a éclaté à grands coups d'ailes, elles ont pris la fuite.

La défloraison des forsythias coïncide avec celle des acacias, jonchant le sol de pétales jaunes et blancs. Les pâquerettes sont partout, blanches le plus souvent ou roses. Le soir elles se replient sur elles-mêmes, le matin elles ouvrent leurs corolles telles des ballerines. Il faut dire que quelques gelées nocturnes nous ont donné bien du souci, mais elles ont survécu, et les lilas semblent vouloir fleurir. Près du romarin, le muguet clochette déjà, le thym, la sauge et la lavande s'endorment sur leurs lauriers, le laurier est en fleur. Des herbes que l'on dit mauvaises mais que je laisse squatter le gazon jouissent de ma complaisance. Elles sont piquetées de petites fleurs d'un rose délicat, et d'autres encore lilliputiennes, bleues, rouges, jaunes, que je découvre avec tendresse.

Le silence n'est troublé que par quelques aboiements de chiens, des enfants qui jouent, une tondeuse à gazon, la tronçonneuse d'un lointain voisin qui fend son bois. Deux coqs rivaux s'affrontent. Les oiseaux, toutes sortes d'oiseaux

que je ne connais pas s'unissent dans une invraisemblable et cacophonique chorale. Quelques solitaires, l'un d'eux, l'habitué d'un chêne s'égosille du matin au soir défiant toute concurrence. Il étaye son répertoire de notes ahurissantes, dont un sifflement qui chaque fois que je mets le nez dehors semble s'adresser à moi et m'interpeller. Les merles discrets, les huppés majestueux, les tourterelles qui se répètent et le coucou qu'un narcissisme démesuré condamne aux onomatopées.

Et enfin le clocher qui sonne les heures avec pudeur, respect, prudence, soucieux semble-t-il d'entériner avec équité le passé, le présent et l'avenir. Seule ombre au tableau, un soleil chafouin qui semble prendre plaisir à se dissimuler derrière les nuages. Un soleil que je traque avec obstination.

Lorsqu'il fait beau, les jardins s'animent. Mes voisins les plus proches passent devant ma maison avec leurs brouettes de branchages indésirables dont ils vont se débarrasser dans la forêt. Nous bavardons un peu.

Monsieur Cauvin est à la retraite depuis quinze ans. Il me parle souvent de Paris, une ville qui tient dans ses souvenirs une place privilégiée. Il l'a quittée lorsque de furtives vacances lui ont permis de découvrir notre région et sa qualité de vie. Quelques fois il s'attarde, je lui offre un café. Malheureusement sa femme est souffrante depuis déjà plusieurs mois et ne quitte plus la maison. J'essaie de le reconforter en vantant les fleurs de son jardin qui s'épanouissent à son bon plaisir, il me donne quelques conseils concernant les miennes qui sont loin d'en faire autant.

Un couple venu de Bretagne, lui grand et fort avec une barbe qui lui donne vaguement l'air d'un mormon. Elle, douce et souriante, fière de ses enfants et petits enfants et intarissable

sur leurs faits et gestes.

Un célibataire, arrivé depuis peu, et dont j'oublie toujours le nom. Le genre sportif, bronzé, les cheveux gris coupés ras. Il doit frôler la cinquantaine. Je sais qu'il fréquente assidûment le golfe de Casteljaloux et à chacune de nos rencontres il tente timidement de m'inciter à l'accompagner sur le green. Je le lui laisse espérer par lâcheté.

Madame Jourdan, une grosse dame toujours vêtue d'un survêtement et coiffée d'un bonnet de laine. Geoffroi, son mari, un petit homme chauve et asthmatique que la fatigue semble toujours terrasser juste devant mon portail, et qui halète jusqu'à ce que je lui offre une petite bière histoire de le requinquer.

Et enfin Claire, la quarantaine paisible, deux fils et deux épagneuls bretons qui ont sympathisé avec ma chienne. Nous sommes séparées par un grand terrain où les pigeons viennent régulièrement donner des ailes et du bec.

Plus loin quelques maisons, une petite place où nous allons déposer le courrier, la mairie, la salle des fêtes, et à côté du lavoir, l'église. Ses portes ne s'ouvrent que pour les messes dominicales, les mariages les baptêmes et les enterrements. Je m'assois sur un banc de pierre, sous le tilleul et je la regarde. Je regrette de ne pouvoir y pénétrer afin d'offrir à mes pensées le privilège de la solitude et du silence. J'ai la conviction d'y être attendue, telle une intruse qui négligeant rites et dévotions espère humblement être tolérée par le fait même de sa présence. J'avais enfin le sentiment d'être moi-même, de vivre à ma portée, sans être obligée d'écouter, de parler, de sourire. Ma retraite anticipée m'accordait ce dont j'avais toujours rêvé, le calme et la disponibilité. J'étais bien. Pourtant un évènement n'allait pas tarder à troubler ma quiétude.

C'était la fin du jour, assise sur mon vieux banc de bois, je fumais une cigarette en regardant le soleil se coucher et Rebelle écraser avec ferveur de pauvres fraises déjà peu vaillantes dans l'espoir d'y découvrir un lézard. Un bruit me fit tourner la tête, Claire ouvrait le portail. Caressant ma chienne qui s'était précipitée pour l'accueillir, elle traversa le jardin pour venir s'asseoir près de moi.

– J'espère que je ne vous dérange pas ?

Je m'empressai de la rassurer.

– Pas du tout, Sa Majesté le soleil rechigne à quitter son trône, une lune intrépide mais anticipée s'efforce de passer inaperçue et le vent a carrément renoncé à ses privilèges. J'aime cette heure qui ressemble à une parenthèse.

Claire me regardait avec indulgence mais je voyais bien que nous n'avions pas tout à fait la même façon d'observer la nature. Plus réaliste elle me dit qu'il faisait frais, et que je ferais mieux de rentrer à l'intérieur de la maison plutôt que de rester dans le jardin à rêvasser. Elle ajouta.

– Mes fils sont invités à l'anniversaire d'une amie, et une sorte d'angoisse inopinée s'est emparée de moi. Alors vous voyant figée et les yeux dans le vague, je suis venue vous ranimer et vous demander aide et réconfort.

Je me levai et la pris par le bras.

– Quelle bonne idée, j’ai toujours une ou deux bouteilles de champagne au frais pour apprivoiser les soirées mélancoliques. De plus, Madame Ferrand m’a offert un foie gras nous le dégusterons en bavardant.

Nous avons regagné la maison. Je poussai Claire dans un fauteuil. Dans la cheminée, en équilibre sur un lit de branches mortes, les bûches attendaient mon bon vouloir, et en quelques secondes de belles flammes rouges et bleues jaillirent en crépitant. Je lançai d’une voix faussement désinvolte.

– Rien de mieux qu’un bon feu pour chasser l’humeur chagrine.

Le dimanche plus encore que les autres jours m’incite à jouir de plaisirs égotistes. L’intrusion de Claire dans mon petit univers feutré m’obligeait à les délaissier pour un temps et je ne pouvais m’empêcher d’en éprouver un zeste d’ennui. Mon amie l’avait compris et s’agitait attribuant ma réserve à une toute autre raison.

– Il est vrai que certaines heures accroissent le sentiment de solitude, la vôtre doit vous peser parfois.

Je protestai avec véhémence.

– Non, au contraire, je l’ai toujours considérée comme un privilège, et en prenant de l’âge je l’apprécie un peu plus chaque jour. Quant à ceux que j’ai aimés et qui ne sont plus là, certes ils me manquent, mais personne ne peut les remplacer.

Claire hochait tristement la tête, il était temps de mettre un terme à ses apitoiements, je repris en arborant un grand sourire.

– Et puis, j’ai Rebelle, depuis sept ans nous vivons ensemble. Parfois j’en donne l’impression mais ce n’est pas moi qui régente notre vie. C’est elle qui râle lorsque je tarde à sortir du lit, m’entraîne dans la forêt, m’oblige à respecter l’heure des

repas et à mettre de l'ordre en me rapportant tout ce qui traîne dans la maison. Un soir j'ai soupiré, elle est venue contre moi, elle a posé sa patte sur mon bras comme pour me dire « Ne sois pas triste je suis là, je t'aime »... Mais je le savais déjà.

Claire restait songeuse. Je sentais qu'elle voulait me poser une question mais qu'elle n'osait pas.

– Je ne voudrais pas être indiscrète, finit-elle par avouer, néanmoins je suis surprise qu'une femme comme vous... enfin... je veux dire... comment se fait-il que vous soyez seule ?

Son embarras m'amusait et je la fis un languir avant de répondre.

– Et bien, il y a longtemps, j'ai eu pour compagnon de jeu le fils de Madame Ferrand. En grandissant nos sentiments ont évolué et nous avons décidé de nous marier. Julien finissait ses études de vétérinaire. Bien que moins douée je poursuivais les miennes sans enthousiasme car je souhaitais l'aider dans son travail. Nous aimions tous les deux les animaux et la campagne, l'avenir s'annonçait heureux, paisible, un sentiment absurde que nous offre impudemment la jeunesse, celui d'être maître de notre destinée.

J'aurais voulu pouvoir en rester là et j'attendis quelques secondes avant de me résigner à conclure.

– Son avenir, sa maladie l'a réduit à six mois, dix jours et deux heures!...Voilà, à part Julien, rien d'autre, ou du moins rien qui ne vaille la peine d'être mentionné. Ma mère est morte peu de temps après. J'ai eu beaucoup de mal à me remettre de ces absences. Mon père voulait que je poursuive mes études, mais je n'en avais plus le courage. J'ai préféré rester à Casteljaloux et l'aider à gérer l'hôtel. Il y a deux ans, c'est lui qui est parti. Souvent je m'interroge et je ne comprends pas comment avec des journées aussi longues, le temps a pu passer si vite.

Madame Agnel cherchait un commerce pour son fils, je voulais me reposer, manger, boire et dormir à ma convenance, lire, me promener. La vente a fait de moi une femme libre.

Claire restait pensive, je suggérai pour la distraire.

– Vous ce n'est pas pareil, vous êtes encore jeune et la solitude vous pèse, j'en suis sûre.

J'ajoutai en riant.

– Que pensez-vous de notre célibataire, j'ai l'impression qu'il fait ronfler le moteur de sa voiture de sport lorsqu'il passe devant votre maison.

Claire fit la moue.

– Monsieur Benoît, Eric Benoît, militaire à la retraite, divorcé. Il n'est pas mal, mais «chat échaudé craint l'eau froide», moi ce n'est pas la maladie qui a emporté mon mari, c'est une petite blonde bien en chair.

Elle soupira et reprit avec aigreur.

– Je ne lui pardonnerai jamais.

– Le courroux que vous cause son infidélité serait-il lesté des rondeurs de la séductrice ?

– Vous avez deviné. À cette époque, il semblait ne pas apprécier les miennes et je suivais un régime draconien pour retrouver ma silhouette de jeune fille.

Enfin elle paraissait détendue.

– Marie, vous m'avez fait du bien, vous avez une façon de dédramatiser les choses, vous en parlez calmement comme si tout en les subissant vous arriviez à les tenir à l'écart. Moi je n'ai pas ce pouvoir, je m'énerve, je hurle les lèvres closes, je cultive mes ennuis passés et j'en perturbe le présent.

Je levai les yeux au ciel.

– Laissez le passé où il est, profitez du présent et envisagez l'avenir. Les souvenirs sont des armes à double tranchant, mieux vaut les apprivoiser ou tenter de les oublier.



J'étais triste. J'éprouvais presque des remords à avoir pendant un instant donné aux miens un pouvoir dont j'essayais depuis longtemps de les désinvestir. Je me levai avec la ferme intention d'en soulager pour un temps ma mémoire.

– Oublions tout cela et occupons-nous de notre dîner.

J'avais préparé les toasts pour le foie gras. Du poulet froid et de savoureux fromages compléteraient notre repas. Je débouchai la bouteille de champagne.

Nous nous étions installées près du feu. Quelques minutes plus tard nous trinquions. Nous allions mieux. Une partie de jacquet nous tenait en haleine, moi surtout que les dés trahissaient alors qu'ils favorisaient odieusement mon adversaire, lorsque les aboiements de ma chienne nous firent sursauter. Quelqu'un tournait autour de la maison, furetant dans tous les coins. Notre sortie sur la terrasse le fit s'avancer vers nous. Un jeune homme en tenue de sport que je reconnus avec soulagement.

– Philippe, m'écriais-je, que faites-vous là ?

Il ébaucha un petit geste d'excuse.

– Bonsoir Marie, Je cherche Yseult, ma chatte, dit-il à l'adresse de Claire, et il s'avança pour nous serrer la main.

– Elle sort rarement continua-t-il, elle reste toujours près de moi, je ne sais pas ce qui lui a pris de fuguer, étant donné que nous avons fait en sorte qu'elle ne s'intéresse plus aux matous.

Je m'empressai car je savais combien il tenait à elle et que je devinais son inquiétude.

– Venez, nous allons faire ensemble le tour de la maison.

Notre participation n'ayant donné aucun résultat, Philippe partit pour continuer ses recherches. Nous reprîmes notre partie interrompue. Alors que nous avions terminé et que

nous buvions une dernière coupe de champagne, nous le vîmes revenir, je compris à son visage qu'il s'était passé quelque chose, il restait debout devant nous comme un enfant, prêt à pleurer.

– Yseult est morte, dit-il enfin, et il ajouta brusquement.

– Je l'ai trouvée pendue dans le garage, j'ai coupé la corde et elle est tombée à mes pieds!... Seigneur, si je savais qui a fait ça!

Il tremblait de colère. J'étais troublée. Néanmoins, comme nous ne pouvions pas rester tous les trois à nous regarder indéfiniment sans rien dire, je pris Philippe par le bras.

– Asseyez-vous et buvez une coupe avec nous, ça vous remettra.

Il secoua la tête.

– Non merci, je ne bois pas d'alcool, mais un café si cela ne vous dérange pas.

– Pas du tout. J'ajoutai bêtement.

– Guillaume n'est pas là?

Trop tard pour me mordre la langue, je savais ce qu'il allait répondre. Il le fit en serrant les dents.

– Il est au bar comme d'habitude, vous en savez quelque chose.

– Je suis désolée.

Il me prit la main, son sourire était jeune, franc, amical.

– Ce n'est pas votre faute, personne ne peut l'empêcher de boire, il soupira, pas même lui.

Je changeai de conversation.

– Il va avoir de la peine, il aimait beaucoup Yseult.

Philippe baissait la tête, rêveur.

– Oui, au début, mais très vite il a trouvé qu'elle avait pour moi une préférence. Peut-être parce que je m'en occupe davantage, que je suis plus calme, plus tendre, alors il en a

conçu une sorte de jalousie, il s'est mis à la détester, à la tenir à l'écart. Il ne supportait plus de la voir se coucher près de moi sur le divan, il ne la caressait plus, il l'ignorait.

Je préfèrai me taire et garder mes pensées pour moi, certains faits me revenaient à la mémoire, j'en éprouvais comme un malaise. Lorsqu'il fut parti, j'allumai une cigarette. Je réfléchissais. Claire m'interrogeait du regard.

– Vous les connaissez mieux que moi, que pensez-vous de tout ça, cette jalousie me paraît infantile et ridicule.

J'étais d'un autre avis, je lui en expliquai la raison.

– Lorsque nous avions l'hôtel, Guillaume venait tous les soirs au bar nous avions sympathisé. J'avais remarqué qu'il souhaitait toujours attirer mon attention, il semblait ne pas apprécier que je me consacre à d'autres clients. Il buvait beaucoup mais sans le moindre signe apparent d'ébriété. Il avait un chien, Enio, un boxer, calme, intelligent, il ne lui refusait rien, frites, biscuits, gâteaux... Lorsqu'il est tombé malade, le vétérinaire l'a mis en garde, Guillaume a malgré tout continué à satisfaire sa gourmandise. Peut-être pensait-il que s'il refusait de le faire, Enio l'aimerait moins. Enfin toujours est-il qu'il en est mort.

Je réprimai un soupir.

– À part moi, Guillaume ne supportait pas que d'autres personnes le caressent. Un jour un client l'a appelé, le chien exceptionnellement a désobéi à son maître qui lui ordonnait de ne pas bouger. Guillaume était fou de rage, il a pris le chien par le collier et il a levé le poing sur lui, nos regards se sont croisés et il a suspendu son geste.

Claire marqua sa désapprobation d'un hochement de tête et je cru bon de préciser.

– Lorsque Enio est mort, Guillaume a eu énormément de peine.

Mon amie était perplexe. J'ajoutai :

– Je vous assure qu’il en a souffert. Quoique cette façon d’aimer me soit étrangère, je le comprends et je le plains. Ceci dit, je ne voudrais pour rien au monde inspirer ce genre de sentiment.

Claire reprit.

– Les deux frères ne se ressemblent pas, mais il ont tous les deux un charme fou.

– Comment pourraient-ils se ressembler alors qu’ils n’ont aucun lien de parenté ? La mère de Guillaume les a abandonnés son père et lui alors qu’il n’avait que six mois. Un an plus tard Pierre Ferrand a épousé une jeune mère célibataire qui avait un fils, Philippe, qu’il a ensuite adopté. Lorsque leurs parents sont morts dans un accident de voiture, il y a une dizaine d’années, c’est leur grand-mère qui a pris soin des deux garçons. La maison où ils habitent est à elle, Jeanne est très riche, sa propriété lui vient de son mari qui était notaire à Casteljaloux. Elle a aussi une fortune personnelle, des maisons, des appartements, et des hectares de forêt y compris ce petit bois où j’adore me promener.

– Alors elle a eu trois fils et il ne lui en reste qu’un seul.

Claire réfléchissait, j’avais éveillé sa curiosité.

– Eh oui, c’est votre monsieur le maire, madame la secrétaire de mairie !

Elle se mit à rire.

– Avec une compagne qui défraie la chronique de notre village ! Je la trouve bête et vulgaire.

– Mais c’est une belle femme et de vingt ans plus jeune que lui.

Claire s’était levée.

– On ne peut pas dire qu’il soit séduisant mais son carnet de chèque doit remédier à ce désavantage.

Onze heures sonnaient, elle ajouta.

– Je mets provisoirement un frein au plaisir de médire de mon prochain et je rentre chez moi. Je vous remercie pour cette soirée passée en votre compagnie et je vous souhaite une bonne nuit. Salut Rebelle...

Je voulus l'accompagner jusqu'au portail mais elle m'arrêta d'un geste.

– Ne vous dérangez pas, à demain.

Après son départ, je mis de l'ordre et je me réinstallai près du feu. Je n'avais pas envie de dormir. Je me rappelais un soir d'été, l'heure de la fermeture approchait, les clients désertaient le bar et j'étais sortie sur la terrasse pour fumer une cigarette. Guillaume m'avait suivie son verre à la main. Nous avons devisé, je l'écoutais à peine, me laissant comme toujours dériver au fil de mes pensées. Je ne me souviens pas comment tout à coup nous en sommes venus à parler de son frère. Il a approché son fauteuil du mien, il me regardait intensément.

– Marie, je dois vous faire un aveu, vous savez que nous ne sommes pas parents et peut-être avez-vous deviné ce que nous éprouvons l'un pour l'autre ?

Allergique aux confidences d'autrui, je hochai la tête, espérant qu'il se contenterait d'un vague acquiescement. Malgré mon manque évident d'intérêt concernant ses propos, il renchérit.

– Comprenez-vous ce que je veux dire ?

Comme s'il lisait dans mes pensées, il sourit et ajouta.

– Peut-être vous en doutiez-vous ?

Je répondis un peu gênée.

– Oui, inconsciemment.

Ma réponse l'avait déconcerté. Moi aussi. Résistant au désir de battre en retraite je me contraignis à traduire mon sentiment.

– Disons que sans jamais y réfléchir, j'ai toujours ressenti la nature de votre relation.

- En êtes-vous choquée ?
- Non, pourquoi le serais-je ?

Il allait poursuivre mais mon père venait de nous rejoindre et nous avons changé de conversation. Ce soir, je le revoyais son verre à la main, l'air anxieux, les yeux brillants comme un homme qui aurait la fièvre. Nous n'avons plus jamais abordé ce sujet, mais ses confidences concernant Philippe avaient changé quelque chose dans nos rapports. Je le soupçonnais d'avoir fait en sorte de m'immiscer dans leur liaison et dans leur vie. Le feu allait s'éteindre, je suis allée me coucher. Je pensais à cette petite chatte et à la façon dont elle avait été tuée. Je mis longtemps à m'endormir. C'était le dernier dimanche d'avril.



Le lundi est sacrifié, ménage, lavage, repassage sont à l'ordre du jour. Rebelle boude devant le portail, mais en soupirant j'assume avec courage toutes ces corvées.

Le mardi nous allons au marché à Casteljaloux, nous faisons quelques courses, les cigarettes, les journaux et puis nous rentrons et la voiture s'en va dormir au garage jusqu'au mardi suivant.

Les autres jours nous sommes en vacances.

Ce mercredi, après une longue promenade, distraites par l'envol d'un faisan et surprises par le spectacle d'une dizaine de lapins qui s'étaient égaillés à notre approche et qui avaient rendu ma chienne folle d'excitation, nous avons pris le chemin des Novans.

Une clôture blanche dans une grande prairie, au centre une maison blanche aussi, et la forêt. Rebelle connaissait le

chemin. Tom le vieux berger allemand, s'empressa en boitillant de venir nous souhaiter la bienvenue. Gaston fit de même et quitta pour un instant son travail pour venir en boitant lui aussi - un souvenir de la guerre d'Algérie - nous saluer et nous escorter jusqu'à la maison.

Gaston est l'homme à tout faire, chauffeur, bricoleur, jardinier, il coupe le bois, et lorsqu'il ne chasse pas, il pêche, grâce à lui nous ne manquons jamais de gibier ni de truite. Il vient chez moi de temps en temps pour m'aider. C'est lui qui a posé le grillage autour du jardin, pompeusement baptisé potager, afin que les lapins qui ont déjà par surprise mutilé la plupart des fleurs que j'avais inconsidérément plantées sans protection, ne puissent pas venir s'y ravitailler. Ils se vengent en transformant mon terrain en gruyère, mais ils sont si mignons que je ne saurais leur en vouloir, et que poussant de hauts cris, j'ai formellement interdit à Gaston de poser des collets, et même d'oser en manifester l'intention, ne serait-ce que pour le plaisir de me taquiner. Parfois il passe la soirée avec moi, il a la responsabilité du barbecue, il surveille les grillades d'un air féroce comme s'il craignait de les voir s'envoler. Je vais chercher une bonne bouteille à la cave et nous soupçons tranquillement. Nous parlons peu. Nous écoutons la nuit s'avancer, escortée de tant d'odeurs et de murmures qu'il serait folie d'en troubler l'harmonie par de stupides bavardages.

Gaston habite une petite maison dans la propriété. Notre visite est signe de détente et l'occasion de boire un petit coup. D'ailleurs Mathilde avait déjà rejoint Jeanne sur la terrasse. Elle est aux Novans depuis plus de vingt ans, elle s'occupe de la maison avec efficacité et de Jeanne avec tendresse et autorité. Ce qui les conduit parfois à des disputes sans importance et à des brouilles passagères. Ils ont une dizaine d'années de

plus que moi, nous nous connaissons depuis toujours et ils prennent parfois des airs protecteurs qui m'agacent.

Jeanne me fit signe de venir m'asseoir à côté d'elle, elle regardait son chien avec indulgence.

– Regarde-moi ce vieux cabot qui lutine ta chienne, ce soir il va comme moi reprendre conscience de son âge et de ses rhumatismes, et nous prendrons chacun notre dose d'aspirine.

Elle avait toujours son sourire un peu malicieux. Malgré les années elle conservait sa personnalité et toutes ses facultés intellectuelles. Nous avions une passion en commun, les livres, elle possédait une bibliothèque fabuleuse où je puisais à satiété. Lorsque j'avais fait sa connaissance, c'était encore une très jolie femme, elle avait déjà ce chignon sur la nuque, il était passé du brun au gris et du gris au blanc. Les vêtements originaux aux couleurs chatoyantes qu'elle se plaisait à porter lui allaient bien. Peu de bijoux, son alliance et des boucles d'oreilles les mêmes depuis tout ce temps.

Mathilde arrivait avec un plateau qu'elle posa vivement sur la table. Pour moi un café comme je l'aime, bien chaud et léger, pour Gaston une bière, il la prit, remercia et s'empressa de regagner son lieu de travail sous l'œil réprobateur du cerbère. Jeanne la regardait par-dessus ses lunettes.

– Je prendrais bien une petite bière moi aussi.

Mathilde s'était figée.

– Vous ne voulez pas plutôt un thé ou une verveine ?

– Tu sais que j'ai horreur des tisanes, elles me rendent malade, si tu en buvais moins peut-être ne serais-tu pas aussi acariâtre.

Elle partit sans répondre et en remuant la tête, revint porter la bière puis disparut dans la cuisine. C'était chaque fois la



même chose et nous attendions pour en rire qu'elle ne puisse plus nous entendre. Plus tard, des éclats de voix nous firent quitter la terrasse. Derrière la maison, dans le jardin, Gaston admonestait un jeune garçon, je reconnus Mathieu.

– Madame Jeanne, disait Gaston furieux, ce voyou était encore en train de fureter dans le jardin après s'être approché des fenêtres pour voir ce qui se passe dans la maison, la prochaine fois je laisse Tom le mettre en charpie.

J'en profitai pour mettre mon grain de sel, j'avais déjà eu affaire à lui et je m'en méfiais.

– Je l'ai vu souvent roder dans le lotissement et ouvrir les portails lorsqu'il n'y avait personne.

Il fit semblant de ne pas entendre et s'avança vers nous avec un air sournois.

– Bonjour, je viens voir si vous avez un chat, c'est pour cette histoire, vous savez la chatte de vos petits-fils qu'on a crevée, il toisait Jeanne avec insolence, pareil pour celle de la mère Guillot et aussi le chat des Tinard, tous pendus.

Jeanne me regardait, surprise, comme je ne disais rien, elle se retourna vers le gamin.

– Je n'ai pas de chat.

– Tant mieux, dit-il, mon père dit que ce sont des saloperies. Lorsqu'il chasse et qu'il en rencontre un, il le tue. Il a dressé Black à les attraper et à leur briser les reins, j'aime bien voir ça.

Jeanne commençait à perdre patience, Tom s'énervait et je voyais que Gaston résistait difficilement au désir de mettre sa menace à exécution. Enfin elle s'avança vers lui.

– Ton père est un sale bonhomme, et tu lui ressembles. Gaston t'a demandé de partir, fais-le immédiatement et ne reviens pas dans la propriété.

Il partit en ricanant, haussant les épaules et traînant les

pieds. Je pris Jeanne par le bras pour regagner la terrasse. Elle s'arrêta un instant pour reprendre son souffle.

– Étais-tu au courant pour ces chats ?

– Seulement pour ceux de Guillaume et de Philippe.

Et je lui racontai ce qui s'était passé dimanche.

– Je ne savais pas qu'il y en avait eu d'autres en si peu de temps.

Ce crétin semble doué pour glaner les ragots et les colporter. Au début il est venu chez moi, je venais d'emménager, je ne le connaissais pas, sa mère avait, paraît-il, oublié d'acheter de la farine, je lui en ai donné un peu. Le lendemain il est revenu chercher du sel, il a voulu me parler de certaines personnes du village, je lui ai dit que la vie des autres ne m'intéressait pas, il a pris son sel et il est parti. Il ne s'est pas découragé, il a tenté encore deux ou trois fois de pénétrer dans le jardin sous divers prétextes mais je lui ai fait comprendre que je ne désirais plus le recevoir, il n'a pas insisté.

Jeanne m'avait écoutée, elle paraissait préoccupée.

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit au sujet de cette chatte ?

– Je n'ai pas pensé à vous en parler.

Je la sentais inquiète.

– Je n'aime pas ça.

– Moi non plus, c'est malsain, mais à la campagne, ces choses arrivent. Il y a quelques années à Casteljaloux, des chiens ont été empoisonnés, on n'a jamais su qui était le malade qui s'en était pris à eux.

Nous avons regagné la terrasse, et nous nous étions installées dans de confortables fauteuils. J'allumai une cigarette et sans lui donner le temps de renchérir je repris d'un ton léger.

– Mais pour en revenir au gamin, vous connaissez ses parents ?

– Oui, sa mère est une idiote qui couche avec tout le monde

et fait des enfants avec n'importe qui. Le père du gamin avec qui elle vit en ce moment, sort de prison, c'est un abruti, ni l'un ni l'autre ne travaille. Tu sais comment ça se passe à présent et qui sont les individus qui profitent le plus de nos contributions sociales. Enfin, le chien en question était attaché à une chaîne, il devenait furieux et hurlait dès que quelqu'un passait à proximité ou qu'il entendait un bruit. Parfois, l'autre venait et le frappait.

Jeanne soupira.

– J'ai une maison pas très loin de chez eux que je loue à un charmant petit couple, ils avaient pris le chien en pitié et ne supportaient plus de l'entendre hurler. Ils se sont disputés avec ce débile. Il n'a rien voulu savoir, il les a insultés, et a proféré des menaces. Lorsque je l'ai su, je me suis rendue chez lui, je lui ai dit que j'allais alerter la SPA et porter plainte à la gendarmerie, c'est ce que j'ai fait. Comme il ne devait pas avoir la conscience tranquille, il s'est calmé, il a fait un chenil où le chien peut aller et venir, les voisins n'ont plus constaté de mauvais traitements, mes locataires lui portent discrètement un peu de nourriture pour améliorer l'ordinaire, le chien va mieux mais son propriétaire ne doit pas me porter dans son cœur, si tant est qu'il en ait un.

Elle eut un frisson

– Rentrons si tu veux bien, il commence à faire frais et Mathilde va se précipiter sur moi avec un châle tricoté de ses mains et qui va me faire paraître vingt ans de plus.

Je lui dis en riant que pour nous aussi il était temps de rentrer, j'appelai ma chienne et après avoir souhaité le bonsoir à tout le monde, escortées par notre bon vieux copain, nous prîmes le chemin du retour.



Le lendemain, il pleuvait, Rebelle paresseuse semblait avoir abandonné ses velléités d'aventure. Pourtant, elle finit par s'asseoir devant la porte pour me faire comprendre que le moment était venu d'aller affronter les éléments. Je la fis sortir me gardant bien d'en faire autant. Je l'entendis aboyer et je pensais qu'un lapin, un oiseau ou un lézard étaient la cause de son acharnement vocal. Je l'appelai et ne la voyant pas revenir, je partis à sa recherche, elle était sous le vinaigrier, et en m'approchant, je vis que quelque chose pendait à l'une des branches. Je restais pétrifiée, au bout d'une corde il y avait un petit chaton roux et noir que la pluie rendait encore plus pitoyable.

J'enfermai Rebelle dans la maison et je partis quérir de l'aide en la personne de Claire qui pourrait m'aider peut-être à comprendre ce qui se passait. La pluie continuait à tomber et elle parut surprise de me voir ainsi trempée devant sa porte. Je ne voulais pas entrer de peur d'inonder son salon. Je lui expliquai la situation.

– Je viens avec vous, dit-elle, mais laissez-moi prendre un parapluie afin de nous éviter la noyade.

Elle parlait calmement, pourtant lorsque nous nous retrouvâmes devant la petite bête de plus en plus pendue, de plus en plus mouillée et de plus en plus morte, je lus sur son visage qu'elle éprouvait le même sentiment que moi. La première surprise passée, elle dit d'un ton morne.

– Je ne crois pas me tromper en vous disant que ce chat est à Madame Jobert.

Je ne la connaissais pas.

– Si, précisa Claire, la petite maison derrière la mairie, une grosse femme avec un fils bêta et une belle-fille obèse, la petite-fille n'est pas mieux. Ils sont bruyants, médisants et se

disputent souvent avec les voisins. Mais ceci dit, ce chat fait bien partie de la famille.

Elle ajouta.

– Quelqu'un s'amuse à un drôle de jeu, c'est le second à être traité de la sorte.

Je rectifiai.

– Non, le quatrième, et je lui rapportai ce que le garçon nous avait raconté aux Novans.

Sous notre parapluie commun, nous restâmes un moment sans parler. Soudain elle s'écria.

– Venez, allons chez eux, nous verrons bien.

Et comme j'hésitais, elle me prit par le bras et m'obligea à la suivre. Le trajet n'était pas long, devant la porte, Claire donna du poing sans perdre de temps. Une femme d'un certain âge ouvrit la fenêtre. Mon amie lui apprit l'objet de notre visite. J'allais ajouter quelques mots, mais, furieuse, elle me coupa la parole.

– C'est ce petit salaud, je l'ai vu, il essayait de lui donner un coup de pied, et une autre fois, croyant que je n'étais pas là, il lui a jeté des pierres. Ce bâtard, que mon fils l'attrape et il va lui faire sa fête.

Je tentai de l'interrompre mais elle continuait à crier. Claire enfin, en criant plus fort qu'elle, demanda de qui elle voulait parler. Je savais ce qu'elle allait répondre.

– Mathieu, sa mère est une putain, son père, un ivrogne qui entraîne les autres à boire.

Voyant qu'elle allait continuer sur ce ton, je haussai un peu la voix pour me faire entendre.

– Si vous vouliez bien venir voir si ce chat est le vôtre, s'il vous plaît.

Brusquement elle ferma la fenêtre et sortit de la maison avec

un immense parapluie, presque un parasol. Et nous repartîmes chez moi. C'était bien son chat.

Pendant qu'elle recommençait à envoyer au diable Mathieu et toute sa famille, j'allai chercher des ciseaux et un sac en plastique. Coupant court à ses lamentations je lui demandai de bien vouloir le dépendre et l'emporter, moi, je n'en avais pas le courage. Elle ne se fit pas prier et je la vis partir avec soulagement. Il pleuvait toujours, et voyant que je ne bougeais pas, Claire m'entraîna dans la maison. J'étais ennuyée.

– Il y a sûrement une raison à ce geste, ce cadeau me laisse supposer que quelqu'un éprouve à mon égard des sentiments peu amicaux.

Claire haussa les épaules.

– Ne vous inquiétez pas, je vais en parler au maire, il en touchera deux mots aux gendarmes, quand ce morveux saura qu'il est surveillé il se tiendra tranquille.

Je soupirai.

– Nous l'accusons mais ce n'est peut-être pas lui le coupable.

– Qui voulez-vous que ce soit, en tout cas, il en a le profil.

Son assurance me fit sourire.

– À propos, pourquoi cette femme a-t-elle dit que son père entraînait les autres à boire ?

Claire se mit à rire.

– Parce que veuve une première fois, elle a retrouvé assez rapidement un remplaçant à son ivrogne de mari en la personne d'un employé à la voirie qui ne valait pas mieux. Il s'était acoquiné avec le père de Mathieu et elle disait à tout le monde que c'était lui qui l'incitait à boire, pensez-vous, il n'avait besoin de personne pour l'encourager à lever le coude. Il n'a pas fait long feu et elle s'est retrouvée veuve à nouveau. Depuis aucun autre prétendant ne paraît s'être présenté. Elle

soupira... et bien, je vais travailler, je devrais déjà être à la mairie.

J'étais désolée.

– C'est de ma faute, pardonnez-moi de vous avoir retardée, je vous remercie de votre aide, j'étais désemparée.

– Ça n'en vaut pas la peine, ce n'est qu'une plaisanterie de mauvais goût, rien de plus, buvez un café bien chaud et n'y pensez plus.

Restée seule j'allais me changer puis je suivis son conseil. Le café me fit du bien, une cigarette contribua à me remettre de mes émotions. Je pensais à Guillaume, à sa jalousie malade, je le croyais capable d'un tel geste, mais dont seule Yseult aurait pu être victime, quant aux autres chats, cela ne lui ressemblait pas, surtout celui dont on avait décoré mon vinaigrier. Je devais réfléchir et essayer de comprendre. J'avais l'impression que ça ne s'arrêterait pas là. Claire pensait le contraire, peut-être avait-elle raison, je l'espérais. Le vent s'était levé, il soufflait par rafales, s'épuisait puis recommençait, la pluie n'avait pas l'air de vouloir s'arrêter de tomber. J'allumai une autre cigarette et je me replongeai dans mes pensées.



Lorsque je travaillais, j'avais le jour de l'an et le premier mai en horreur. Malgré mon obstination à privilégier les poignées de main, souhaits et remerciements donnaient souvent lieu à de brèves étreintes, certains clients jouissant de ce privilège avec une ferveur que mon père en riant qualifiait de phallique.

Mais j'avais échappé aux contraintes, il faisait beau et après avoir bu mon café, je décidai d'aller voir où en étaient mes plantations. Le jardin était humide et odorant, Rebelle se

roulait dans l'herbe, et, contournant la maison, je m'arrêtai stupéfaite, le muguet qui, la veille, fleurissait avec ostentation, avait disparu, coupé avec soin, par contre, on avait écrasé les géraniums qui l'entouraient et piétiné mes camélias que j'attendais avec impatience de voir fleurir. Décidément, on entraît chez moi comme dans un moulin. Je commençais à éprouver une sorte de colère et aussi de la crainte, car si l'individu qui semblait vouloir me nuire avait l'avantage de me connaître, moi par contre, je ne savais rien de lui. Après avoir tant bien que mal tenté de réparer les dégâts, je pris deux cachets car ma tête me faisait mal, une bonne douche, et je m'installai sur la terrasse avec des mots croisés, pour me détendre.

Onze heures sonnaient lorsqu'une voiture noire s'arrêta devant le portail, 4x4 Mercedes. Guillaume en sortit le premier avec dans les bras une corbeille artistiquement garnie de brins de muguet. Son frère le suivait. Je les remerciai et j'ajoutai.

– J'espère que ce ne sont pas les miens.

Et je leur racontai ma mésaventure, ce qui les amusa fort, mais ne me fit pas rire. Philippe caressait ma chienne, je le pris par le bras

– Je vois que vous avez changé de voiture, elle est superbe.

Guillaume répondit à sa place.

– Un cadeau de notre grand-mère.

Philippe reprit.

– Je crois qu'elle prend encore plus de plaisir à nous faire des cadeaux que nous en éprouvons à les recevoir, ce qui n'est pas peu dire.

J'acquiesçai.

– Elle vous aime beaucoup et elle est fière de vous.

Guillaume eut un petit sourire.



– Elle nous aime tous les deux, je crois pourtant qu'elle a un petit faible pour Philippe.

Allons bon, j'espérais qu'il n'allait pas en concevoir à nouveau de la jalousie, je fis semblant de ne pas avoir entendu. J'allai chercher quelques bouteilles et nous nous installâmes pour prendre l'apéritif. Guillaume avait narré avec humour quelques anecdotes sur les nouveaux propriétaires de l'hôtel, et du coup j'évoquai imprudemment mes propres souvenirs, me moquant sans trop d'indulgence de certains clients qui malgré leur gentillesse, finissaient par me lasser ou m'agacer. Guillaume me regardait, narquois.

– J'ai dû parfois vous énerver moi aussi.

Je m'appliquai poliment à lui démontrer le contraire, mais il n'en crut pas un mot. Philippe était rêveur, son frère lui entoura les épaules de son bras, et il revint à nous.

– J'écoutais le bruit du vent, dit-il, comme pour s'excuser. Ils se regardaient et Guillaume retira son bras. Je crus bon d'ajouter.

– Ce sont les hêtres, le vent paraît avoir pour ces arbres une préférence, ils frissonnent alors que les autres restent immobiles.

Guillaume avait vidé son verre d'un trait, il buvait toujours ainsi, comme pour en tirer non pas du plaisir mais une sorte d'initiation qui lui permettait peut-être d'accéder à des sensations que la tempérance ne pouvait lui offrir, d'où son avidité et son impatience. Je voulus resservir mais son frère intervint en disant que ça suffisait et qu'ils devaient partir. Guillaume s'était figé et je restai ma bouteille à la main, ne sachant que faire, comme il tendait son verre, je ne pus faire autrement que de le servir, ensuite je mis la bouteille à sa portée afin de n'avoir pas à prendre partie pour l'un ou pour l'autre.

Philippe ne disait plus rien. Afin de détendre l'atmosphère je repris la parole.

– Je ne vous propose pas de partager mon repas car je sais que vous êtes invités aux Novans.

Guillaume ricana.

– Oui, avec Monsieur le Maire et sa concubine, elle ne nous aime pas beaucoup.

– Et nous le lui rendons bien, dit son frère qui s'était déridé. Grand-mère ne l'aime pas non plus mais elle s'efforce de le cacher. Quant à Mathilde, elle ne s'en approche qu'avec circonspection, comme d'un malade dont elle craindrait la contagion ou d'un serpent dont elle redouterait le venin. Georges la regarde avec adoration, elle l'appelle mon Minou et il n'a d'yeux que pour sa Nanette.

– Elle doit s'ennuyer ici.

– Elle a fait quelques croisières, soi-disant pour accompagner une amie. Des cures de thalassothérapie, de nombreux séjours à Paris pour faire des emplettes. On dirait qu'elle s'est lassée de courir les boutiques depuis qu'elle s'adonne au golf et à l'équitation. Le mari de notre pharmacienne est devenu son chevalier servant, il lui apprend à se servir de ses clubs et l'accompagne dans ses promenades équestres.

Son frère reprit le flambeau.

– C'est un bel homme, sa femme est riche et laide, non pas comme sept mais une douzaine de péchés capitaux.

Il avait rempli son verre de nombreuses fois, enfin il se leva et rejoignit Philippe qui, après m'avoir fait ses adieux, se dirigeait vers la voiture. Je les suivis, ils se disputaient pour savoir qui des deux allait conduire.

C'est Guillaume qui l'emporta et son frère s'installa docilement à la place du passager. Il ne devait pas souvent

décider par lui-même, son frère le dominait et affirmait sans cesse son autorité. Je me demandais qu'elle serait la réaction de Guillaume si un jour Philippe se rebellait ou décidait de s'éloigner de lui. Je pensais à Yseult. Rebelle avait faim et moi aussi. Je la servis la première.

Je décidai d'oublier mes préoccupations. J'avais apporté sur la table ce qui constituait mon repas afin de ne pas avoir à me déranger, j'ouvris une bouteille de beaujolais et je m'installai confortablement pour déjeuner le plus tranquillement du monde. En fin d'après-midi, je fus forcée d'abandonner le livre dans lequel j'étais plongée avec délice car ma chienne me faisait comprendre depuis un bon moment qu'il était temps d'effectuer notre promenade quotidienne.

En revenant, je jetais un petit coup d'œil chez notre célibataire, toujours en plein travail. Il avait agrémenté sa piscine d'une magnifique bordure en pierre, de beaux meubles de jardin en teck avaient fait leur apparition ainsi qu'un barbecue. Il ratissait, plantait, tondait. Il me faisait penser à ces oiseaux que j'avais vus à la télévision qui construisaient à terre des nids fabuleux qu'ils entouraient d'objets hétéroclites, afin d'attirer d'éventuelles dulcinées. Je l'avais dit à Claire et j'avais suggéré qu'étant sa plus proche voisine, il se pourrait bien que ce soit elle la proie convoitée. Ce qui n'avait pas semblé lui déplaire. Mais elle avait hoché la tête, désappointée.

– Il est poli mais sans plus, il parle volontiers à mes fils pourtant ma présence paraît le mettre mal à l'aise.

– C'est de la timidité, vous l'impressionnez, vous êtes sûre de vous et dynamique, faites en sorte de lui donner l'illusion que vous êtes encore plus timorée que lui, ça le rassurera, lui donnera du courage et le poussera à prendre des initiatives. Félicitez-le pour sa piscine, je suis certaine qu'il va sauter sur l'occasion pour vous inviter à venir y faire un plongeon.

Je ne savais pas si elle avait suivi mes conseils, elle n'était pas chez elle et ses chiens nous suivirent en bougeant la queue et passant la tête à chaque trou de la haie. Je n'avais croisé personne, mais comme j'arrivais presque à la maison, je vis Albert qui sortait du bois. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, qui vivait seul depuis que sa mère était morte. Il était un peu simple, il parlait seul, parfois il m'offrait des pierres ramassées au bord des chemins pour agrémenter ma rocaille, ou au grand dam de Claire, des fleurs cueillies dans les jardinières de la mairie. De temps en temps, je lui donnais quelques pièces. Mais comme tout finit par se savoir, madame Jourdan s'était empressée de venir me dire de ne plus lui donner d'argent car il attendait le passage de l'épicier et il en profitait pour acheter du vin, du vivant de sa mère, avait-elle expliqué, il n'aurait pas risqué de le faire. Je ne voyais rien de répréhensible à cela et je me gardai bien de suivre ses conseils. Il me demanda comment j'allais. Je lui répondis que j'allais bien. Il continua son chemin, et je rentrai chez moi.

Le temps passait et le calme semblait être revenu. Alertés par le Maire, les gendarmes venaient une ou deux fois par jour, leurs passages me rassuraient et devaient avoir découragé notre tueur de chats. J'avais appris par Claire que sa nièce avait vu Mathieu proposer du muguet aux passants à Casteljaloux. Le lendemain, Georges était venu me voir. Il avait grossi depuis notre dernière rencontre, je le trouvai vieilli et fatigué. Comme toujours il s'agitait et après m'avoir répété de nombreuses fois tout ce qu'il envisageait d'entreprendre dans le lotissement, et alors que je ne l'écoutais plus depuis un bon moment, il me fit sursauter en se levant brusquement de son fauteuil et en venant s'asseoir près de moi sur le canapé.

– Ma secrétaire m'a appris ce qui s'était passé, vous auriez dû m'en informer «personnellement»

Il parlait toujours très fort comme pour forcer les gens à l'entendre et à l'écouter.

– Marie, nous nous connaissons depuis si longtemps, ne craignez jamais de m'importuner en me demandant aide et protection.

Il avait pris ma main, je devais avoir l'air d'une idiote car je ne trouvais rien à répondre. Soudain, il se mit à rire.

– Vous souvenez-vous du temps où vous m'appreniez à danser le Mambo ?

– Bien sûr, et j’ajoutai en souriant, vous étiez un piètre danseur.

Il répondit un peu ému.

– Et vous, une bien jolie jeune fille, si vous n’aviez pas été la fiancée de mon frère, je crois bien que je serais tombé amoureux de vous.

Je l’aimais bien malgré ses grands airs, je savais qu’il avait en lui des qualités qu’il ignorait lui-même et que jamais personne ne l’avait aidé à découvrir. Il tenait toujours ma main et je n’osais pas bouger de peur de le froisser.

– Vos visites comptent énormément pour ma mère.

– Pour moi aussi, je ne saurais m’en passer.

Il ajouta en tournant la tête.

– Parlez-vous quelquefois de Julien ?

– Non, jamais, mais il est toujours là, je suis sûre que Jeanne a comme moi le sentiment de sa présence et de tous ceux qui nous ont quittés.

Il avait enfin lâché ma main, j’estimais que nous nous étions suffisamment attendris sur le passé, je décidai de l’entreprendre sur le présent.

– Georges, ces événements m’inquiètent.

Il s’était levé et marchait de long en large.

– Des enfantillages, des enfantillages, répétait-il. J’y ai mis bon ordre, j’ai moi-même avisé la gendarmerie. Je leur ai demandé de continuer leurs rondes encore quelques jours, vous n’avez rien à craindre.

– Je n’ai pas peur, mais ces chats, je n’appelle pas ça des enfantillages, et pour ce qui est de mon muguet, ce n’est pas d’une grande valeur, mais ce garçon est entré chez moi, il m’a volée, il a saccagé mes fleurs, sans dramatiser, je pense que nous devons le prendre au sérieux, sinon il va en conclure que

nous baissons les bras, il continuera à nous narguer et un jour, il commettra des actes encore plus répréhensibles.

– Oui, je sais, ma mère m’a dit ce qui s’était passé aux Novans et Gaston en a fait toute une histoire. Je vous promets d’aller voir ses parents et de faire en sorte qu’ils lui conseillent de se tenir tranquille s’ils ne veulent pas avoir plus d’ennuis qu’ils n’en ont déjà. Comptez sur moi pour vous protéger et conserver à ces lieux calme et tranquillité.

Il était redevenu monsieur le maire. Il me fit promettre d’assister à la mairie à une réunion concernant les nouveaux élus, suivis d’un apéritif d’honneur, et aussi de participer à la préparation de la fête locale qui devait avoir lieu le premier dimanche d’août. Je promis tout ce qu’il voulût et il partit car il avait un rendez-vous à Marmande. Je remis précipitamment le tablier que j’avais quitté en le voyant arriver. J’attendais des invitées, le repas était prêt, je n’avais plus qu’à dresser la table. Je finissais d’assaisonner la salade lorsque Claire fit son entrée.

– Je vous apporte une mauvaise nouvelle, et sans attendre que je l’interroge elle ajouta, Madame Cauvin est morte.

Comme je ne voyais pas son mari depuis un certain temps, je pensai que c’était des suites de sa maladie.

– Pas du tout, répliqua mon amie. Elle a été assassinée et après un silence, elle reprit, étranglée. C’est son mari qui l’a découverte par terre dans la cuisine en revenant du marché. Mon Dieu! Une vieille dame charmante, que la maladie avait rendue mince comme un fil et qui ne tenait plus sur ses jambes, il n’avait pas du mettre beaucoup de temps à la tuer ce salaud!

Je lâchai mon saladier et respirai à fond.

– Quel est le mobile du crime, le vol?

J'avais parlé a voix basse, Claire répondit sur le même ton.

– Sans doute, les tiroirs étaient ouverts, on pense que le voleur a dû être dérangé par le retour du mari et qu'il n'a pas eu le temps de continuer ses recherches.

– Personne n'a rien vu ni entendu. ?

– Vous savez comment sont nos maisons, assez loin les unes des autres et protégées par des haies et des arbres, sa voisine est veuve, elle était chez son fils à Agen. Ce pauvre Monsieur Cauvin est effondré.

Je n'en doutais pas.

– Elle poursuit, son fils doit arriver de Paris dans la soirée. J'étais consciente de l'absurdité de ma question mais je ne pus m'empêcher de la poser.

– Qui cela peut-il bien être ?

– Pas quelqu'un d'ici, un marginal de passage qui la trouvant seule, en a profité pour l'agresser.

Claire ne donnait pas l'impression d'être convaincue.

Je ne l'étais pas non plus.

– On ne voit jamais personne ici, à part le facteur, la boulangère et l'épicier une fois par semaine. D'ailleurs tout le monde laisse les portes ouvertes.

Je pensais à Georges.

– Monsieur le maire sort d'ici, et je lui racontai notre conversation en imitant au passage sa façon de discourir sur nos problèmes, et ses promesses en ce qui concernait notre sécurité.

Claire haussa les épaules.

– Je l'ai croisé et je lui ai annoncé la triste nouvelle.

– Quelle a été sa réaction ?

– Il paraissait vexé, comme si ce crime le concernait personnellement et nuise à son image de marque.



Et comme je recommençais à mélanger machinalement la sauce de la salade.

– Je vois que vous êtes en plein travail, on respire chez vous de délicieuses odeurs.

– En effet, acquiesçai-je, j’ai trouvé de beaux pigeons au marché, et j’ai invité Jeanne et Mathilde à déjeuner, Gaston n’était pas libre mais il les accompagnera et viendra les rechercher. Si vous voulez vous joindre à nous, ce sera un plaisir pour tout le monde.

– Non, je vous remercie, mais mes ogres ont vidé en un rien de temps réfrigérateur et placards, je vais manger un morceau en vitesse et via Intermarché.

Puis changeant de ton.

– Madame Ferrand risque d’être troublée par cette nouvelle.

Après une seconde de réflexion, je répondis doucement.

– Je ne lui en parlerai pas, elle l’apprendra toujours assez tôt. Lorsqu’on vieillit, on identifie de plus en plus sa mort à celle des autres.

Restée seule, j’allumai une cigarette et je me servis un verre de vin, j’en avais besoin, je dresserais la table plus tard.



Le deuxième crime eut lieu la semaine suivante.

Une dame de quatre-vingt-dix ans qui habitait une petite maison devant laquelle nous passions souvent avec Rebelle. C’est la dame au bonnet de laine qui me l’annonça, sa fille caissière à Leclerc l’avait entendu dire par l’infirmière qui habitait un peu plus loin sur la route, une jolie maison neuve

et rose. On l'avait trouvée morte dans sa cuisine, étranglée, un peu d'argent avait disparu, que sa fille lui avait ramené la veille de la banque et qu'elle avait placé dans un vase sur le buffet.

Je connaissais cette vieille dame, malgré son âge, elle cultivait son jardin, parfois elle étendait son linge ou lisait son journal devant la porte, son chien couché à ses pieds. Converser avec elle était le parcours du combattant car elle était sourde. J'avais beau crier, nous arrivions rarement à nous comprendre, mais je ne manquais jamais de lui dire un petit bonjour, ça nous faisait plaisir à toutes les deux. Je lui avais dit que j'aimais les œufs à la coque, et elle m'en avait donné deux que ses cocottes venaient de pondre, de charmantes poules que ma chienne affolait avec un plaisir pervers. Sa maison était au bord d'un ruisseau, et en le suivant nous passions sur un petit pont, je m'y accoudais pour essayer de voir quelques truites, sans succès.

Le soir même, je crus entendre le téléphone. Je décidai de ne pas répondre, sa sonnerie me fait toujours l'effet d'une piqûre de guêpe. Je me demandais qui pouvait m'appeler aussi tard. Je pensai: «Sûrement une erreur!» Et la conscience tranquille, je restai sur mon banc à regarder le ciel. La lune hier encore sujette à l'embonpoint était redevenue mince comme un fil. Je guettais l'apparition des étoiles, mais elles se faisaient désirer. La nuit était déjà autour des arbres, la forêt en était comme investie, bientôt elle allait voler, ramper, s'étendre, et j'assisterais attentive aux moindres prémices de son intrusion au point de m'en sentir agréée et complice. Il me semblait bien que le téléphone sonnait à nouveau, je ne pouvais plus faire semblant de l'ignorer, je traversai le jardin, Rebelle sur mes talons, curieuse à présent de connaître l'identité de celui ou celle qui mettait tant d'acharnement à m'arracher à ma contemplation. C'était Jeanne, son fils venait de lui apprendre les deux crimes en même temps.